

OEUVRES

DU COMTE

HAMILTON.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE DE L. CORDIER,
Rue des Mathurins Saint-Jacques, n.º 10.



Bonvoisin sc.

HAMILTON.

OEUVRES
DU COMTE
HAMILTON,

PRÉCÉDÉES

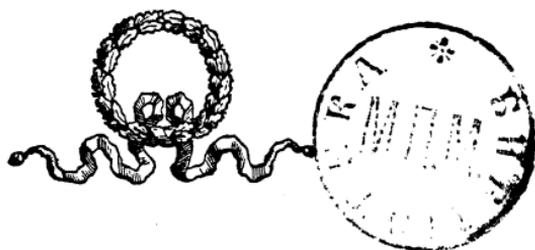
D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR J.-B.-J. CHAMPAGNAC;

ET AUGMENTÉES

D'UNE SUITE DES QUATRE FACARDINS ET DE ZENEYDE

MÉMOIRES
DE GRAMMONT, etc.



PARIS,
CHEZ SALMON, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE FONTENELLE, CORNEILLE, STERNE, etc.
QUAI DES AUGUSTINS, N.º 19.

1825.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

D'HAMILTON.

ANTOINE HAMILTON, celui peut-être de tous nos écrivains qui ait offert dans son style l'image la plus fidèle du caractère français, naquit en Irlande vers l'année 1646, d'une ancienne et illustre famille d'Écosse, distinguée surtout par son attachement à la cause de Charles 1.^{er} Après la mort tragique de ce monarque, Hamilton, encore au berceau, fut amené en France par ses parens, qui accompagnèrent dans leur disgrâce le prince de Galles et le duc d'York, son frère. Ce fut donc dans notre pays que fut élevé l'ingénieur auteur des *Mémoires de Grammont*; et ce fut aussi sans doute dès cette époque qu'il commença à se familiariser avec notre langue, qui, plus tard, devait devenir sous sa plume si flexible, si enjouée, si gracieuse.

Le prince de Galles ayant été rétabli dans ses états sous le nom de Charles II, toutes les familles qui l'avaient suivi en France reprirent le chemin de l'Angleterre. Antoine Hamilton avait alors quatorze ans. Il brilla de bonne heure à la cour par la tournure piquante de son esprit. On sait qu'à cette époque la cour du monarque anglais était pour ainsi dire toute française, par le ton,

le langage, les manières, les plaisirs et la gaité qui y régnaient. Charles II avait importé tous ces agrémens en Angleterre, comme des productions du climat de la France. Notre littérature y était aussi fort goûtée; et le nombre considérable de Français qui y affluaient sans cesse, ne contribuait pas peu à propager au milieu de la nation anglaise cet engouement pour toutes les modes, pour tous les usages d'une nation voisine et rivale. Après cela, il paraîtra sans doute beaucoup moins étonnant qu'Hamilton ait si bien connu et si heureusement exploité toutes les ressources et toutes les finesses de notre langage.

Ce fut alors que le fameux chevalier de Grammont parut à Saint-James, où il avait été précédé par le bruit de ses aventures galantes, et surtout de celle qui venait de lui attirer la disgrâce de Louis XIV. Le chevalier de Grammont avait été assez téméraire pour entreprendre de supplanter son maître dans le cœur de mademoiselle Lamothe-Houdancourt; et l'exil avait été le prix de sa témérité. Grammont ne tarissait jamais en bons mots et en contes amusans; aussi était-il recherché partout avec empressement. Le tour plaisant de sa conversation plut singulièrement au jeune Antoine Hamilton, qui le prit alors pour son modèle, comme il le prit plus tard pour son héros.

De son côté, le chevalier de Grammont était émerveillé des charmes de mademoiselle Hamilton, l'une des plus aimables personnes de son sexe. Il lui faisait assidument sa cour; et chacun s'étonnait de voir actuellement une constance aussi longue dans un cœur naguère si volage et si capricieux. Grammont ne balança même pas à promettre à mademoiselle Hamilton de l'épouser; mais soit par un retour de son inconstance naturelle, soit pour

quelque autre raison, aussitôt qu'il eut appris que le roi son maître le rappelait en France, il partit de Londres sans remplir sa promesse. Antoine Hamilton et George, son frère, sensibles à cet oubli injurieux, coururent aussitôt sur ses traces, résolus de lui en demander raison. Ils l'atteignirent à Douvres. « Chevalier de Grammont, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? » — Pardonnez-moi, messieurs, dit le comte, qui se ressouvint alors de ce qu'il avait promis, j'ai oublié d'épouser votre sœur. » Et en même temps le chevalier reprit le chemin de Londres pour conclure ce mariage.

Le comte Hamilton passait souvent la mer pour aller voir sa sœur et son beau-frère. Etant catholique, il n'exerça aucun emploi sous le règne de Charles II ; mais le catholique Jacques II étant parvenu au trône, Hamilton obtint aussitôt le commandement d'un régiment d'infanterie en Irlande, et le gouvernement de Limerick, l'une des plus fortes villes du royaume. Bientôt la conduite impolitique de Jacques II changea de nouveau la face des affaires. Ce prince, qu'égarèrent ses ministres, ses maîtresses et son confesseur, révoqua imprudemment la loi qui excluait les catholiques du parlement et des charges de l'état, et accorda une faveur toute particulière à ses co-religionnaires. La nation, déjà alarmée, se souleva ; et Guillaume de Nassau, prince d'Orange, et gendre de Jacques II, vint, appelé par les Anglais, détrôner son beau-père en 1688. Jacques II, chassé une seconde fois de sa patrie, vint chercher un asile en France auprès de Louis XIV, qui lui assigna la magnifique demeure de Saint-Germain. Le comte Hamilton suivit ce prince dans son nouvel exil. Nous n'avons aucune certitude qu'il ait pris part aux

expéditions malheureuses qui furent faites depuis en Irlande avec le secours du roi de France. Cependant Bervick, dans ses *Mémoires*, parlant des batailles livrées en Irlande entre les troupes de Jacques II et celles du prince d'Orange, nomme plusieurs Hamilton, et entr'autres un *colonel Hamilton*, qui était probablement le même que le panégyriste du chevalier de Grammont. Au reste, Hamilton ne cessa pas un seul instant de jouir de la faveur du souverain détrôné, et fut constamment du nombre de ceux qui formaient sa cour à Saint-Germain, quoiqu'il s'y ennuyât beaucoup, comme on peut le voir dans le début du conte de *Zénéyde*, et dans une de ses épîtres, où il dit à ce sujet :

... Dans ces lieux on en est quitte
 Pour savoir chanter au lutrin.
 Jamais ici Phébus n'habite ;
 C'est la demeure du Chagrin.
 Il n'est si triste compagnie
 Pour les vers et pour l'harmonie,
 Que fantômes vêtus de noir
 Tels qu'ici le sort fait pleuvoir.

Ce fut dans ce séjour, dont Hamilton nous a laissé des peintures si peu flatteuses, qu'il composa tous ces ouvrages charmans auxquels il doit sa réputation, et qui trouveront toujours d'avidés lecteurs parmi les personnes qui aiment la grâce, le naturel, la légèreté, la délicatesse et le doux sel de la bonne plaisanterie. C'est peut-être à ce même ennui dont il se plaint en plusieurs endroits, que nous sommes redevables des chefs-d'œuvre qu'il a produits. Dans une cour voluptueuse et dissipée, Hamilton, tout entier à ses plaisirs, n'eût peut-être rien fait pour le nôtre; tout au contraire, la monotonie et la tristesse de la cour de Jacques II, prince crédule et dévot, toujours

entouré de robes noires, dut l'inviter à chercher dans le travail du cabinet ces agréables dédommagemens, ces douces et piquantes jouissances qu'il fait si bien partager à tous ceux qui le lisent.

Malgré les amères doléances d'Hamilton contre Saint-Germain, il n'est pourtant pas probable qu'il ait été continuellement sevré des agrémens d'une société aimable et choisie. Quelques instans de mauvaise humeur et d'ennui en font aisément oublier mille écoulés au sein d'une douce et commode familiarité. Il était fort recherché par un grand nombre de personnes distinguées des deux nations. Le comte de Grammont, son beau-frère, était un de ceux qu'il fréquentait le plus; et, d'après le témoignage de tous ses contemporains et celui d'Hamilton lui-même, il n'est pas permis de croire qu'il fût possible de s'ennuyer avec un homme d'une conversation si enjouée et si fertile en bons mots. Il comptait aussi au nombre de ses meilleurs amis le fameux maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II et de miss Arabella Churchill, sœur de Marlborough. On peut se faire une idée du charme que cette liaison devait avoir pour Hamilton, en lisant la correspondance en prose et en vers qu'il entretenait avec *l'heureux*¹ maréchal. La duchesse du Maine, cette protectrice si éclairée des lettres et des arts, avait trop de tact et de discernement pour ne pas apprécier tout le mérite d'Hamilton : elle l'appelait souvent à sa cour de Sceaux; et sa muse facile et légère n'en était pas le moins bel orne-

¹ La fortune suivit Berwick dans toutes ses expéditions. Il fit la guerre toute sa vie, et ne fut blessé qu'une fois. A la tête des armées françaises pendant quinze campagnes, il fut toujours vainqueur. Il fut tué d'un coup de canon, à l'âge de soixante-quatre ans. A la nouvelle de sa mort, Villars s'écria : *Cet homme-là a toujours été heureux!*

ment, quoique sa paresse et sa nonchalance ne lui permissent pas d'improviser, à l'exemple de plusieurs beaux esprits de cette brillante société, de ces jolies bagatelles qui tirent leur plus grand prix de l'à-propos, et qui ont tant de succès dans le monde, surtout auprès des femmes, auxquelles elles s'adressent le plus souvent. Il paraît d'ailleurs qu'Hamilton ne brillait pas autant dans la conversation que la plume à la main : il le reconnaît lui-même dans plusieurs endroits de sa correspondance. Il écrivait à une demoiselle : « Ma destinée a toujours été d'être beaucoup plus agréable de loin que de près, surtout aux personnes à qui j'avais le plus envie de plaire. » Ailleurs, il avoue qu'il ne possède pas le don de l'impromptu, et voici comme il s'exprime à ce sujet :

Au seul aspect de l'Impromptu
 Je me sens troubler la cervelle ;
 La rime indomptée et rebelle
 Me fuit, et Bacchus plus bourru
 Qu'il n'est dans sa saison nouvelle,
 Au lieu de m'échauffer, me gêle ;
 Interdit, morne, confondu,
 En vain je m'excite et l'appelle :
 Jamais il ne m'a répondu.

Hamilton mourut à Saint-Germain-en-Laye le 6 août 1720, à l'âge de soixante-quatorze ans. Dans ses dernières années, sa lyre, auparavant si badine et si folâtre, avait pris un ton grave et presque morose. Ce n'était plus ce poète sémillant dont Voltaire dit dans le *Temple du Goût*, après avoir parlé de Chaulieu et de Lafare :

Auprès d'eux le vif Hamilton,
 Toujours armé d'un trait qui blesse,
 Médisait de l'humaine espèce,
 Et même d'un peu mieux, dit-on.

Averti par les crédules alarmes de la vieillesse, Hamilton était revenu de toutes les chimères de ce monde, et avait fini par tourner son esprit à la dévotion ; on le voit clairement par ces vers, où il disait, dans une ferveur plus pieuse que poétique,

Grace au ciel ! je respire enfin
 Au bord du fatal précipice
 Où m'avaient entraîné le désordre et le vice
 Qui règnent dans le cœur humain ;
 Le Sauveur m'a tendu la main,
 Et j'ai senti cette bonté propice
 Qu'on n'invoque jamais en vain.
 Idole que mes vœux n'ont que trop encensée,
 Volupté ! vif objet de nos desirs errans,
 Ivresse d'une âme insensée,
 Ne troublez plus de tranquilles momens !
 Fuyez, spectacles séduisans,
 Fantômes qui teniez ma raison balancée
 Entre vos vains engagemens ;
 Éloignez de mes yeux tous ces enchantemens,
 Et n'offrez plus à ma pensée
 Vos frivoles amusemens.

Ce qu'on a lu jusqu'ici fait connaître suffisamment le caractère et la personne d'Hamilton. Il serait sans doute curieux d'avoir plus de détails sur la vie privée de ce célèbre écrivain ; mais les mémoires contemporains, qui sont en général remplis d'anecdotes minutieuses et futiles, ne parlent presque jamais de l'ingénieur historien du comte de Grammont. On oublie presque toujours l'auteur pour ne parler que de ses ouvrages. C'est ainsi que lorsqu'on vient de cueillir un fruit délicieux, on ne s'occupe plus de l'arbre qui l'a produit.

Mais si les particularités de la vie d'Hamilton nous sont peu connues, il n'en est pas de même de ses productions ; elles seront toujours des modèles d'atticisme

et de grâce. Les *Mémoires du comte de Grammont* sont regardés avec raison comme le principal titre littéraire de leur auteur, et comme le chef-d'œuvre du genre. Voltaire a dit que de tous les livres, cet ouvrage est celui où le fond le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif et le plus agréable. Peut-être aurait-il dû ajouter qu'au milieu du récit des aventures de son héros, l'auteur avait eu l'art de semer une foule de traits précieux pour l'histoire du temps. On y trouve des tableaux fidèles de plusieurs cours de l'Europe : celles de Versailles et de Saint-James y sont peintes avec une vérité frappante. La petite cour de Savoie n'y est pas non plus oubliée, et on se plaît à y retrouver les usages et les coutumes de l'ancienne chevalerie. Sous une forme frivole et légère, Hamilton y parle souvent des choses les plus importantes, des intérêts les plus graves. Il apprécie avec une rare sagacité plusieurs hommes d'état du premier ordre, de fameux généraux, des princes célèbres, nous apprenant à leur sujet de petites circonstances qui suppléent au silence de l'histoire, et donnent souvent le mot des plus obscures intrigues. Il serait bien facile de citer dans les *Mémoires* une foule de portraits historiques. Nous nous contenterons d'indiquer ceux de Cromwell, Louis XIV, Condé, Richelieu, Mazarin, Charles II, Jacques II son frère, lord Rochester et mylord Clarendon.

On a plusieurs fois reproché à la seconde partie des *Mémoires de Grammont* le défaut d'être remplie d'intrigues amoureuses et d'anecdotes où le scandale et la médisance ne sont pas épargnés. Ce reproche nous paraît injuste, ou plutôt le défaut qui en est l'objet nous semble être au contraire une des qualités de l'ouvrage. En général, l'histoire ne doit rien dissimuler : il est pourtant

certaines choses que repoussent sa délicatesse et sa gravité, et qu'elle ne fait qu'indiquer rapidement. Les *Mémoires* ne peuvent alléguer la même excuse; pour être dignes de piquer la curiosité, ils doivent tout dire et ne négliger aucun détail. Il est sans doute difficile de remplir cette tâche sans être accusé de malignité. Les vérités désagréables passent souvent pour de la médisance. Mais quel lecteur s'est jamais plaint de trouver trop de cette médisance dans des mémoires? Hamilton, peignant la cour voluptueuse et presque cynique de Charles II, devait nous mettre au courant d'une foule d'aventures qui y étaient chaque jour le sujet de la conversation générale; et il faut convenir qu'il a rempli ce devoir à merveille. Il y passe en revue les hommes et les femmes de la première distinction, raconte leurs prouesses et leurs faiblesses amoureuses, et présente ainsi à l'esprit du malin lecteur une galerie d'autant plus piquante, qu'elle est en tout le reflet de la vérité. Ce sont sans doute ces peintures si heureuses des mœurs des grands de cette époque qui faisaient dire au mordant Chamfort que les *Mémoires* de Grammont étaient le *breviaire de la jeune noblesse*.

Mais ce qui fait le plus grand mérite de cet ouvrage, ce qui le fera toujours lire et relire, et toujours avec un plaisir nouveau, c'est le style. Hamilton sait, comme un autre Protée, y prendre tous les tours, toutes les formes les plus capables de plaire: soit qu'il s'élève, soit qu'il s'abaisse, sans cesse la grâce l'accompagne. Affaires d'état, intrigues de cour, manœuvres de guerre, fraudes de joueurs, tout est traité par lui avec le ton le plus convenable, et toujours avec agrément. Le charme de son style ne consiste pas dans des antithèses pénibles, dans des jeux de mots forcés, dans de bizarres alliances de termes

surpris d'être mariés ensemble, dans des phrases tourmentées, torturées pour produire de l'effet; il ne vise pas, comme beaucoup d'autres, à avoir ce qu'on appelle *du trait*, et pourtant il en a beaucoup. Il plaît par son enjouement, attache par son naturel: il instruit souvent par les faits qu'il raconte, et encore plus par la manière dont il les présente. Il sait éviter, avec une adresse merveilleuse, et le reproche de manquer de pensées et de réflexions, car ses récits en sont semés, et celui d'ennuyer par leur futilité, car elles sont courtes, rapides, souvent profondes, et font d'autant plus d'effet, qu'elles semblent ne se produire qu'à l'insu de l'auteur. Son livre est rempli d'histoires divertissantes qui font à chaque instant rire aux larmes le lecteur, obligé cent fois de s'interrompre pour se livrer à la gaîté que lui inspire l'auteur: parmi ces anecdotes, on peut citer celle de l'habit du chevalier de Grammont, celle du fameux Poussatin, la bouffonne mascarade de la Muskerry, le bon tour que le chevalier de Grammont fit au duc de Brissac, et beaucoup d'autres du même genre. Mais si Hamilton savait manier avec dextérité la marotte de la Folie, il a prouvé qu'il pouvait aussi, dans l'occasion, tenir d'une main ferme le burin de Cléo. Nous en donnerons pour exemple le passage suivant des Mémoires de Grammont, où il parle de Cromwell:

« La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation, avait déjà fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'état se donne de beaux privilèges. Ce qui lui paraît utile devient permis, et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchait la protection de l'Espagne

dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hollande, d'autres puissances envoyaient une célèbre ambassade à Cromwell. Cet homme, dont l'ambition s'était ouvert un chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse; et Cromwell, maître de la république sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, était au plus haut point de gloire, lorsque le chevalier de Grammont le vit : mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; une affectation de pureté dans les mœurs au lieu du luxe que la pompe des cours étale.... »

Cette seule citation suffit pour faire voir qu'Hamilton était très-capable de traiter les matières sérieuses d'une manière aussi distinguée qu'il a fait les choses frivoles. En un mot, comme l'a dit très-judicieusement Laharpe, il se montre à tout moment supérieur aux bagatelles dont il s'amuse.

Jamais homme, excepté Voltaire, n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité qu'Hamilton. Nous allons encore le citer pour prouver cette assertion :

« Le duc (d'York) était auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle était mal à cheval. C'était la créature du monde la plus paresseuse; et quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la voulait distinguer à cause de sa faveur, on l'avait mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se serait bien passé de cette distinction.